

Alain Didier Weill

Le sinthome et le temps. Le réel orienté

Reconnaissez qu'il y a une question radicale qui ne s'épuise pas par le savoir, c'est comme ça que Lacan commence à parler du réel, c'est ce qui épuise le savoir. Il commence donc à parler du savoir par des mots qui négativent comme : l'incompréhensible, l'inaudible, l'impensable, jusqu'au jour où il va parler du réel d'une autre façon, positive, quand il va avoir le nœud borroméen sous la main pour introduire le réel comme quelque chose dont on peut parler plus positivement : comme ce qui fonde l'existence.

L'existence apparaît pour Lacan comme ce qui va faire tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique qui n'ont aucune raison de se rencontrer et l'inconscient, un moment donné, va se mettre à advenir quand, par l'intermédiaire du réel, vont être noués : imaginaire et symbolique.

Je vais essayer de reprendre la question du sinthome et son lien avec le temps. Je vais dans un premier temps me rapprocher de ce séminaire (« la topologie et le temps ») non pas en le commentant directement mais en situant cette question dans le parcours de Lacan et en repérant dès le début de son enseignement ce qui prépare l'arrivée de cette question qui se pose plutôt à la fin.

Je voudrais pour commencer attirer votre attention sur une phrase qui est peut-être trop célèbre de Lacan, parce que les phrases parfois deviennent banales et ne donnent plus l'occasion de s'interroger, c'est cette phrase par laquelle Lacan a créé un petit scandale dans le milieu psychanalytique en polémiquant un jour avec ses partenaires de l'IPA : « le psychanalyste ne saurait s'autoriser que de lui-même » et après il dira « et de quelques autres ».

La dimension polémique de cette formule voile un peu tous les présupposés théoriques qui ne sont pas énoncés en même temps et qui sont les suivants et vous verrez qu'ils préparent déjà la question du sinthome : en énonçant cette petite phrase qui n'a l'air de rien, ce que dit Lacan aux responsables de l'IPA qu'il va situer ultérieurement comme des gens en position de maîtrise, dans le discours du maître, c'est donc, véritable question théorique, au-delà de la polémique, qu'il y aurait un réel, le réel de l'identité de l'analyste qui serait soustrait à la possibilité de la nomination. Le conflit de départ entre Lacan et l'IPA venait du fait que les analystes de l'IPA étaient dans une structure de hiérarchie, les analystes étaient nommés ou reconnus tels par un jury traditionnel qui disposait de cette possibilité de donner le titre d'analyste. Lacan, donc pose implicitement la question, si l'ana-

lyste ne saurait s'autoriser que de lui-même, la question est : qu'est ce qui fait que le réel est quelque chose qui ne peut pas être nommé, qui renvoie à quelque chose de silencieux qui ne peut pas être traité par la proclamation d'une nomination. Et d'emblée, on peut dire qu'il met au cœur de ce qui dans son enseignement dans son articulation du symbolique et du réel, il sera amené à dire : que l'inconscient c'est ce qu'il nomme le réellement symbolique, et le réel, il le nomme : le symboliquement réel. L'inconscient, il dit que c'est le lieu où ça parle, ça on le savait, mais là où ça parle, la vérité est sans cesse hypothéquée du fait de la présence de la *Verneinung*, hypothéquée du fait de cette méconnaissance. On ne peut s'approcher de la vérité que par le biais du mensonge. La négation, la *Verneinung*, permet de s'approcher de l'affirmation du vrai. Donc dit-il, l'inconscient parle par l'intermédiaire du mensonge et c'est à cet égard qu'à la fin de son enseignement, dans le séminaire qui suit le sinthome, il est amené à dire que le réel, lui, dit la vérité mais ne parle pas. D'emblée est introduite cette idée d'une vérité qui ne se transmettrait pas par la dimension du parler et là, c'est un coup d'œil rapide que je fais, à ça on répondra qu'existe une autre dimension de la parole par l'intermédiaire de la couleur, l'intermédiaire d'une note de musique, de l'art, que quelque chose de l'ordre de la vérité peut se dire qui échappe au pouvoir des mots. Lacan propose le terme d'hyperverbal pour évoquer ce que la production artistique transmet. Avec ce terme, Lacan prend un écart avec ce qu'est la parole. La parole, donc, il s'agit de voir dans quelle mesure elle est liée au réel que transmet l'Art, sans pouvoir le dire nommément.

J'aime bien revenir au point de départ de Lacan car dans le point de départ d'un penseur on trouve en germe des choses qui ultérieurement se diront, comme au début d'une symphonie, dans les premières notes, on entend beaucoup de choses de ce qui va se passer par la suite.

Dans l'originnaire auquel je pense, le premier séminaire que fait Lacan, une question est posée : à une époque où le dialogue avec le public était fréquent, ce jour-là, la question était de savoir comment des psychanalystes pouvaient entendre le signifiant le plus originnaire, dans la rencontre avec l'humain. Une proposition est faite alors de commenter le prologue de St Jean. *In principio erat verbum* : au début était le verbe. La question autour de quoi tourne Lacan c'est : à quoi renvoie *verbum*, mot latin ? C'est une traduction latine qui renvoie au grec *Logos* (LogoV), mais le grec *Logos* lui-même renvoie à l'hébreu ou à l'araméen. Une discussion oppose alors Lacan et son disciple le plus proche de l'époque : Serge Leclaire. À quoi renvoie *verbum* ? Pour Leclaire, qui exprime le sentiment de la plupart des analystes, *verbum* c'est en fait la façon dont la parole intervient dès le début dans la genèse : *Fiat lux*, c'est-à-dire cette parole souvent évoquée : le verbe *iei*, et donc la question serait : est ce que l'origine de la parole appartient à la langue grecque qui parle de *logos* ou à l'hébreu qui évoque la question du *davar*, c'est-à-dire la question de la parole avec une énonciation. Leclaire propose de comprendre qu'il faut rattacher l'originnaire à *davar*, or Lacan intervient d'une façon qui surprend en disant qu'il y a plus originnaire encore que *fiat lux*. *Fiat lux*, c'est la première intervention où la voix d'Elohim se fait entendre et par l'énonciation fait surgir *lux*, la lumière : le réel.

Or Lacan propose de comprendre qu'il y a plus originnaire, et il maintient de dire que selon lui il y a plus originnaire que *davar* (à l'é-

poque il ne connaissait pas toutes les occurrences que contient ce mot hébreu, notamment *Aleph* : la lettre imprononçable.)

Toujours est-il qu'il maintient que l'originnaire serait *Logos*, pourquoi *Logos*, ce qui surprend parce que la conception du *logos* grec c'est le signifiant qui renvoie à ce qui est présent dans l'univers mais qui ne parle pas. Lacan maintient *Logos* parce qu'il y a dans le signifiant une capacité créatrice radicale mais c'est un signifiant muet, qui ne parle pas encore et c'est ainsi qu'il va être amené à introduire la conception freudienne de *Thanatos* : la pulsion de mort, c'est comme un ordre symbolique muet, c'est-à-dire le plus originnaire du signifiant dont l'efficacité la plus originnaire serait de concevoir une efficacité muette du signifiant : un signifiant qui prépare la venue de la parole mais qui ne parle pas encore. Ses partenaires lui opposent cette proximité avec la pensée grecque et sa façon de parler du *logos*. Ce n'est effectivement pas vraiment le *logos* grec mais c'est pour Lacan un *logos* vivant et pas un *logos* impersonnel, pour autant qu'il serait habité par ce qu'il appelle la scansion et qui deviendra ultérieurement quelque chose de plus précis dont je vous parlerai après.

Avant d'aller plus loin, je voudrais revenir sur le fait que la pensée a besoin de support pour penser, ne serait-ce qu'un support imaginaire, je vous livre tout à trac une anecdote racontée par Rilke dans une lettre à Lou Andrea Salomé qui met en scène la possibilité de saisir à quoi peut renvoyer la question d'un signifiant agissant de façon muette.

Qu'est-ce qu'un silence agissant ? L'exemple est celui-ci : Rilke est à cette époque, parisien, il est le secrétaire de Rodin, et il décrit une période de désespoir qu'il traverse, une sorte de mélancolie et dit-il, pour lutter contre ce désespoir, il s'accroche et essaie de parler à ses meilleurs amis mais ça ne change rien à sa douleur, il lit et relit les meilleurs livres, toujours, rien ne le soustrait à sa mélancolie et un jour il rentre dans l'atelier de Rodin et regarde la statue en cours de travail et il dit : je m'approche de cette statue, je mets la main sur le visage de cette statue et de façon stupéfiante, incompréhensible, ma douleur psychique, ma mélancolie s'est évanouie. Voilà cet exemple pour vous donner l'idée d'un silence ou d'un signifiant muet. Se rapprocher de ce que Lacan nomme quand il essaie de penser le symbolique originnaire, de ce qui prépare la venue de la parole et cette préparation c'est cet état du symbolique qui ne parle pas encore et qui est doué de cette efficacité tellement étrange dont ne dispose pas la parole. Voilà ce que Lacan évoque en parlant de l'efficacité d'un signifiant et il pose une question – parce que finalement dans le sinthome, c'est entre autres de ça dont il va s'agir – la question : l'être humain peut-il par la parole se rapprocher de cette efficacité signifiante, qui fait bien autre chose que de donner du sens aux choses, mais de transmettre ce que nous appelons l'existence. C'est cela qui en somme, ce jour-là était transmis à Rilke, il avait tout compris au niveau du sens du symptôme, mais ce qui le rendait mélancolique c'était le sentiment de ne pas exister. Voici donc qu'on découvre qu'un signifiant qui ne parle pas transmet cet acte d'existence. Alors, nous sommes devant quelque chose de mystérieux et le mot mystère est le mot que Lacan emploie, entre autres, pour parler du réel et il dit ceci : le réel, c'est le mystère de l'inconscient.

Le mystère ce n'est pas la même chose que l'inconscient.

Nous devons à Freud de nous avoir transmis la possibilité de

déchiffrer l'inconscient, d'avoir fait face à l'énigme qu'est l'inconscient, cette énigme qu'il est parvenu à décoder à travers les rêves, les lapsus, les mots d'esprit, les symptômes mais nous devons à Lacan d'avoir attiré notre attention sur un autre type d'énigme qui n'est pas l'énigme de l'inconscient mais le mystère qui est une énigme qui renvoie non pas à la manifestation de l'inconscient mais qui renvoie à l'énigme de ce qui fonde, de ce qui crée les conditions d'existence de l'inconscient.

Le mystère de l'existence, il a été reconnu bien avant la reconnaissance de l'inconscient. On peut dire que la philosophie née avec les présocratiques est une méditation sur le mystère de l'existence. Empédocle, Héraclite sont les deux penseurs présocratiques, peut être les seuls philosophes, desquels Freud et Lacan se rapprochent le plus ; ils sont en phase avec eux, en considérant qu'ils posent une question pas tant philosophique que psychanalytique qui est le mystère de l'existence. La façon qu'ils ont d'interroger ce mystère est liée à la *Phusis* (FusiV) qui se dévoile à l'humain mais en se dévoilant, c'est-à-dire qu'en même temps qu'elle se voile, elle se dévoile. Un voile tombe, un mystère tombe sur le fait qu'il apparaît que ce qui se donne comme existence demeure mystérieux : on ne peut pas comprendre ce qu'est l'existence comme telle et les anciens considéraient que c'était sagesse non seulement de s'étonner mais de trembler avec effroi pour recueillir le fait qu'il y ait de l'existence.

Lacan recueille cette question philosophique et va l'introduire dans le champ de la psychanalyse, ce que n'a pas fait véritablement Freud.

Il va le faire donc différemment de Freud.

Mais d'autres aussi se posent la question de l'existence, et nous rendent transmissible ce mystère : ce sont les artistes.

Avec des notes de musique, avec quelques couleurs, un peintre ou un musicien transmet quelque chose de ce mystère sans l'expliquer et le rend transmissible. L'émotion que nous éprouvons, la reconnaissance que nous avons envers un artiste c'est parce qu'il nous transmet, sans aucune explication ce mystère qui est l'expérience d'une ouverture qui se produit en nous. Une ouverture qui n'a pas de sens, une expérience de l'ouvert qui ne s'éprouve et ne peut se recueillir que dans le plus extrême étonnement.

Quelqu'un comme Picasso a passé des années à contempler le regard étonné d'un nouveau-né, se demandant qu'est-ce qui fait cet étonnement et disant que toute sa quête d'artiste était guidée par l'étonnement qu'il lisait dans le regard du nouveau-né. Picasso se demandait : qu'est-ce qui se passe dans le regard d'un petit être humain, contrairement à un animal qui regarde le monde avec curiosité mais pas avec cet étonnement stupéfié ?

L'humain rencontre le monde avec au départ une question qu'on pourrait traduire par : qu'est-ce que c'est que ça ?

La capacité de pouvoir poser cette question c'est la première capacité à rencontrer le réel, à travers une aptitude spécifiquement humaine à questionner sans réponse.

Vous observerez d'ailleurs que quand les enfants, le jour où ils acquièrent la parole, acquièrent aussitôt le besoin de poser à papa maman des questions incessantes : pourquoi ceci, pourquoi cela ?

S'ils ont des parents qui ont réponse à tout, qui expliquent tout : la lune tourne autour de la terre parce qu'il y a une loi scientifique, etc.. les enfants sont extrêmement déçus. Ce qui fait mal c'est le fait

que les parents ne partagent pas ce même étonnement, ne se posent plus de questions, leur réponse étanche la question.

Einstein, d'ailleurs, dans sa biographie, aux questions qu'on lui posait sur son intelligence disait qu'il ne voyait pas d'autres raisons au développement de son intelligence que le fait que quand il posait des questions, ses parents n'avaient pas la réponse à tout.

Reconnaissez qu'il y a une question radicale qui ne s'épuise pas par le savoir, c'est comme ça que Lacan commence à parler du réel, c'est ce qui épuise le savoir. Il commence donc à parler du savoir par des mots qui négativent comme : l'incompréhensible, l'inaudible, l'impensable, jusqu'au jour où il va parler du réel d'une autre façon, positive, quand il va avoir le nœud borroméen sous la main pour introduire le réel comme quelque chose dont on peut parler plus positivement : comme ce qui fonde l'existence.

L'existence apparaît pour Lacan comme ce qui va faire tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique qui n'ont aucune raison de se rencontrer et l'inconscient, un moment donné, va se mettre à advenir quand, par l'intermédiaire du réel, vont être noués : imaginaire et symbolique.

Je vais prendre un exemple, encore une fois pour fixer votre pensée : le troisième verset de la genèse : *fiat lux*, que, comme vous le savez sans doute, Lacan propose de traduire : *fiat trou*, et quand il dit *fiat trou*, c'est *fiat trou borroméen*.

Dans ce mot de Lacan : *fiat trou borroméen*, c'est là où il propose de saisir que : il y a une énonciation qui fait tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire. Ce qui signifie qu'avant, ils ne tenaient pas ensemble, avant qu'il y ait : *ex nihilo fiat lux*. Le fait qu'ils ne tiennent pas ensemble et qu'ils soient dispersés, si vous lisez attentivement la genèse, c'est ce que vous verrez dès le premier et le deuxième verset où il est dit explicitement, au début : le monde c'est : abyme, tohu-bohu, c'est-à-dire le réel. L'esprit divin plane également sur la surface des eaux, l'esprit qui plane ce n'est justement pas *fiat lux*, quand il y a *fiat lux*, l'esprit devient lumière, s'incarne. L'idée que l'esprit plane, c'est une image qui nous aide à saisir ce que serait un symbolique et un imaginaire qui planent, c'est-à-dire qui ne sont pas en rapport avec le réel du tohu-bohu, et avec la surface des eaux qui nous évoque étrangement la surface du miroir, une intuition de l'imaginaire.

Nous voyons ainsi dans les premiers versets de la *Genèse*, une façon dont le bordel originaire, le chaos originaire, se présente : ce que sont ces trois catégories : réel, symbolique, imaginaire, que Lacan n'a pas inventées, il les a simplement nommées. Le tohu-bohu, l'esprit qui plane, la surface des eaux sont sans aucun rapport les uns avec les autres et quand arrive le troisième verset : création *ex nihilo* de la lumière, la lumière c'est ce qui va nouer ces trois-là et va apparaître le créé et la possibilité ensuite que beaucoup de choses se passent.

Si Lacan commente ainsi cette tradition, c'est qu'il s'attache à repérer ce qui porte à l'existence : *fiat trou*, ça porte à l'existence et il distingue cela de la nomination ultérieure par laquelle chaque chose créée va être nommée. La nomination de ce qui est créé n'est pas la même chose que la création.

Dans la nomination, Dieu va intervenir, il va nommer lumière : Jour, ténèbres : Nuit, il va nommer bien d'autres choses jusqu'au moment où il va passer la parole à l'homme et l'homme, à son tour va

se mettre à nommer et en particulier les animaux.

Je ne suis pas authentifié pour être ce que je suis : c'est un moment, je pense que dans toute analyse, on rencontre. À un moment donné, l'analysant découvre que par ses actes, il fait de plus en plus de choses, il justifie beaucoup de choses, son courage dans ses actes, son amour auprès de ceux qu'il aime, toujours par ses actes, il justifie et il découvre un jour cet analysant qu'il y a quelque chose qui n'a aucune justification : c'est d'être. Il n'y a aucune justification à être, et il défend sa cause, en étant l'avocat de lui-même en disant : je suis ceci parce que je fais ceci ou cela, il découvre cet être humain qu'il y a un trou dans le symbolique, un point qui ne justifie pas son être et il n'arrive pas à affirmer sans trembler, sans l'impression d'être un imposteur comme Cyrano, il n'arrive pas dire qu'il peut se passer de toutes justifications.

Un des effets de l'analyse c'est d'arriver à ce que l'injustifiable soit affirmé.

Le signifiant dans le réel dont parle Lacan, est ce que peut produire un être humain, un acte de création sans justification.

Un acte de production qui épargne le doute d'être à celui qui le produit.

Nous découvrons que, au-delà de ce que nous faisons, ce que nous appelons depuis un certain temps : les droits de l'homme, nous les affirmons, nous les proclamons politiquement, mais ce n'est pas parce que nous les proclamons que nous y croyons pour autant intimement.

L'analyse nous apprend que quand quelqu'un commence à parler, il a une voix intérieure, la voix du surmoi qui lui dit : tu n'es pas libre tu n'es pas égal, tu n'es pas fraternel.

Liberté, Égalité, Fraternité pour lesquels tu te bats pour les autres, comme me le disait un syndicaliste remarquable, il était capable de mobiliser sa vie pour défendre les droits pour les autres mais pour lui il était incapable d'user de sa liberté pour aimer, de sa fraternité pour fraterniser. Nous sommes là, encore une fois devant la question du trou-matisme, parce qu'en somme, au début de l'existence, il y a eu un *fiat lux* qui a créé, associé au nom du père, à la métaphore paternelle qui a créé ce nœud entre réel, symbolique, imaginaire : le réel faisant tenir le symbolique et l'imaginaire. On peut dire que le traumatisme est une expérience d'un certain type de trou qui disloque, qui défait ce nouage et ce traumatisme fait que nous demeurons à jamais des êtres traumatisés car si nous en sortons du traumatisme, on en sort avec ce doute dont je suis en train de parler, ce doute parce que nous ne savons pas comment le sujet va renouer ce qui s'est dénoué, puisqu'il n'est pas ce dieu souverain qui a la capacité de dire *fiat lux*, il n'appartient pas à l'homme de disposer d'un tel signifiant.

C'est là où il y a un divorce avec le nom du père, ce que Lacan rencontre à partir d'un certain moment dans son enseignement, le nom du père ne peut pas tout faire, il a des limites et là où le nom du père cesse d'agir, c'est au sujet qu'il appartient de faire un certain type d'action.

Ces deux actions, Lacan les met face à face dans une sorte de rapport du sujet au *logos*, à ce signifiant actif qui ne parle pas nécessairement.

Il dit : le *logos* agit dans le monde en requérant l'action de l'homme, agit parce que l'homme le reçoit et cette action de l'homme est celle qui est liée à un face à face entre le *logos* et le réel, et il emploie

encore le mot mystère : et ce qui est à jamais mystérieux.

Quand ça s'est dénoué, de quel pouvoir l'homme dispose-t-il pour renouer ?

Alors, je vais prendre un exemple que vous connaissez : l'expérience que fait Freud, dans le premier rêve qu'il interprète, le rêve d'Irma, dans ce rêve, vous vous rappelez, il y a un moment donné où Freud vit une expérience traumatique, il est devant la bouche béante d'Irma et il y voit la profondeur du corps féminin montrée sans aucune voile, Lacan propose de comprendre qu'il vit là un état de traumatisme total qui le renvoie devant le traumatisme originaire de la béance et en somme qu'est ce qui fait que l'être humain est traumatisable et que Freud est traumatisé ainsi ?

Disons-le, c'est que, si à ce moment-là, le réel, le symbolique et l'imaginaire qui sont noués, ne tiennent plus le coup, c'est que le signifiant du père par l'expérience traumatique est annihilé, c'est-à-dire que lui-même ne détient pas le pouvoir de faire face.

Il y a une fragilité au sein de l'activité du nom du père qui marque une usure, une corruption et qui fait qu'il faut qu'il se passe quelque chose pour que le sujet ne soit pas traumatisé à vie. Ce serait la psychose de rester dans la position hébétée devant le réel ou ce qu'on appelle le monstrueux. C'est comme ça qu'on a inventé les monstres : les mythes créent les monstres et nous disent comment le combat est possible contre les monstres.

À un moment donné quelque chose se modifie et Freud retrouve le regard de l'enfant, il détient le pouvoir de questionner au lieu d'être fasciné par le spectacle, il se dit : mais qu'est-ce que je vois ?

Il redevient ouvert à la question et, à partir du moment où l'être humain est accessible à la question, une nouveauté fantastique peut se produire, là où le *logos* perd ses droits, là où le signifiant du nom du père cesse de régner, il s'avère, si le sujet prend dans le questionnement, que ce questionnement va engendrer quelque chose, va engendrer une production qui vient du sujet et dans le cadre de cette production apparaît un mot nouveau.

Pour Freud c'est : triméthylamine et le rêve se termine là-dessus. Après le spectacle du traumatisme il voit ce signifiant, triméthylamine.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ca veut dire que Freud ne se délecte pas de la vue du traumatisme, de la déchéance du réel, un peu comme le fait Sartre dans sa conception de l'existentialisme. Sartre a un regard qu'il identifie à la nausée, sur le réel quand le réel est déchu. Freud n'a pas la nausée, il est questionnant et sa question provoque un signifiant nouveau.

Un signifiant nouveau, cela veut dire que bien au-delà de la signification du mot, ce que l'inconscient de Freud produit c'est que là où le signifiant du nom du père a cessé d'agir, le sujet n'est pas sans répondant.

Le sujet n'est pas sans répondant veut dire que l'homme seul, abandonné par le signifiant du nom du père, dit que là où il n'y a plus de mot, le sujet trouve un mot, le crée, voilà ce qu'est le sinthome de Freud.

Au moment où le signifiant du nom du père est *out*, le sujet trouve en lui la ressource de dire : là où le langage s'effondre, il y a en moi un sujet qui me dépasse qui produit un mot nouveau et je me tiens, je suis soutenu par ce mot nouveau et je sors alors de l'abyme, du tohu-

bohu du traumatisme. J'accède à ce pouvoir stupéfiant de nommer un réel, même si je ne comprends absolument pas ce que je nomme.

Le sujet nomme un réel et le nommant, il devient par la production d'un mot nouveau, Freud devient celui qui va faire passer la psychanalyse parce que quand on crée un mot nouveau, cela fait des effets incroyables autour de nous.

Dans ce rêve, chose extraordinaire, Freud est totalement seul, avec la psychanalyse qu'il invente, il passe pour un cinglé intégral à Vienne.

À cette époque, par ce rêve, il parle dans le vide, et ce mot nouveau est la démonstration qu'il existe un lieu, l'inconscient, qui parle, qui est un producteur.

On peut se demander en quoi ce n'est pas une hallucination psychotique ?

Lacan se pose la question.

Réponse géniale de Lacan : il dit que ce n'est pas une hallucination psychotique parce que c'est un mot adressé, c'est un mot adressé à des autres qui ne sont pas là, qui ne sont pas encore là et qui sont les psychanalystes à venir

Lacan interprète et j'aime beaucoup cette interprétation : là où ça parle c'est qu'il y a un transfert et c'est parce qu'il y a cette adresse aux psychanalystes à venir que les psychanalystes, un jour vont venir pour lire ce rêve et vont venir à la place où Freud leur disait : triméthylamine, et c'est peut-être pour ça qu'on est là encore aujourd'hui et qu'on se parle.

On se parle, parce que Freud a découvert qu'il y a en l'homme un créateur de signifiants nouveaux, ce que Lacan appelle le sinthome. Le quatrième rond, ce n'est pas *fiat lux*, c'est une nomination propre au sujet.

Ce que dit Lacan qui est intéressant, il dit que quand l'homme fait cette production, il est dans la position de l'hérétique, de celui qui choisit, car il est possible de ne pas répondre. Il y a en nous le choix de la boucler ou de ne pas la boucler.

C'est parce qu'il y a ce choix qu'il est possible d'être hérétique, c'est-à-dire la possibilité face à l'inquisiteur, autre nom du surmoi, le surmoi en nous qui nous dit de la boucler, la censure du rêve, face à l'inquisiteur il est possible de censurer le censeur.

C'est ainsi, d'ailleurs qu'on peut comprendre le mot d'esprit. Le mot d'esprit c'est ce qui se produit quand la censure inconsciente est cassée par celui qui ose faire un mot nouveau, un mot d'esprit.

Freud propose de comprendre, entre autres que la joie que nous éprouvons dans le mot d'esprit est la joie que nous éprouvons quand le persécuteur interne qu'est le censeur est transitoirement mis à mort, quand nous cessons de regarder notre prochain avec un œil accusateur parce qu'en général, on est très sensible au regard méchant de l'autre d'autant plus sensible qu'on ne perçoit pas que notre œil lui-même peut être un mauvais œil sans que nous le sachions.

Ce mauvais œil qui est en nous, nous fait très mal, encore une fois, sans que nous le sachions.

Le mot nouveau implique de se passer de ce compagnon, censeur. L'énigme est que ce compagnon, tellement emmerdant, comment ça se fait que tant de gens passent leur vie à se plaindre de lui, au lieu tout simplement de s'en passer.

Pour faire vite, je dirai qu'on ne s'en passe pas si facilement peut-

être parce que ça fait de la compagnie, et peut-être que nous redoutons encore plus la solitude totale que nous aurions si nous nous passons de ce compagnon.

La solitude de l'hérétique est celle de la fréquentation qu'on ose faire du vide, du *fiat* trou c'est la fréquentation d'un vide, certes mais d'un vide vivant, créateur qui ressemble au vide de la scène de théâtre.

La scène de théâtre est avant tout un lieu vide, et c'est une invention extraordinaire.

D'ordinaire on pense à meubler l'espace avec des objets, et là l'être humain a inventé un lieu vide, un lieu qui est fait pour attendre quelque chose qui n'est pas là.

Pour attendre quoi ? Entre autres, je dirai la production d'un nouveau signifiant.

Mais c'est dans ce contexte que j'ai eu avec Lacan un dialogue très intéressant : après le séminaire sur le sinthome, c'est-à-dire à l'occasion du séminaire qui lui succède : l'une bévue, j'ai posé à Lacan dont j'étais l'analysant, j'ai posé cette question : est ce qu'on ne pourrait pas comprendre la conclusion d'une analyse comme la production d'un sinthome, d'un signifiant nouveau. Quand vous parlez du réel, de ce signifiant de l'ouverture, signifiant fondateur de l'existence avant même d'être conforme au désir du nom du père, je lui ai dit : est-ce que ça ne vous évoque pas ce signifiant dont Freud a parlé dans le mot d'esprit, où Freud a recueilli d'un certain Theodor Lipps, la remarque suivante que quand il y a un mot d'esprit, il y a deux temps : il y a le temps de l'éclatement du rire, la joie du rire, une victoire du symbolique à ce moment-là et ça, c'est une chose que Lacan a longuement explorée et développée au début de son enseignement, mais je lui ai demandé si ce ne serait pas intéressant de considérer qu'avant le temps du rire et de la victoire de la « Triebe Person » il y a un tout autre temps que repère Freud et qui est le temps à l'instant où éclate le mot d'esprit, le mot nouveau, un temps de sidération, en allemand : Verblüffung, et c'est ainsi que Freud qualifie ce signifiant sidérant.

Et je le fais remarquer, livre en main à Lacan.

Avant le temps du rire, il y a un temps de latence. À l'instant où résonne et non pas sonne, résonne le signifiant sidérant, à ce moment-là, Freud dit : je fais l'expérience de l'incompréhensible, de l'énigmatique, de l'impensable.

Je fais donc reconnaître à Lacan que ce signifiant du réel quêté par Lacan, Freud en avait parlé à sa façon.

Freud en avait parlé en repérant qu'il fallait ce temps de sidération pour que se produise le second temps de lumière et de dé-sidération.

Dé-sidération, en français, est intéressant parce que *desiderium*, c'est le mot latin qui donne désir.

La traduction par Marie Bonaparte par les mots sidération et dé-sidération, donne bien en français, parce que la dé-sidération c'est le moment de renouement du désir.

À cette question que je posais à Lacan, Lacan, comme c'était sa façon de faire, me pose une autre question et me dit : mais alors, selon vous, dans quelles conditions, un tel signifiant sidérant peut-il advenir dans la cure analytique ? Dans quelles conditions, l'analysant peut-il rencontrer la libération de ce signifiant qui fera sinthome, de ce signifiant qui, au-delà de tout sens, rend fait que l'analysant à ce

moment-là rencontre un signifiant, au-delà de l'inconscient, c'est la thèse de Lacan, dans ce séminaire : un signifiant du réel, un signifiant « désabonné de l'inconscient ».

Un signifiant qui nous pose la question de notre voisinage avec la psychose parce que, dans la psychose, il y a une fréquentation du signifiant du réel, à la suite d'un processus que Lacan nomme forclusion.

Avant de vous dire la réponse que j'ai faite à Lacan, je voudrais préciser qu'il y a certes une proximité avec la psychose, mais la différence est que, quand celui qui n'est pas psychotique, fait cependant un symptôme, je dirai que, dans le symptôme, il dit à la fois oui et non au réel, alors le non qu'il donne quand il est banalement névrosé, est le non de la *Verneinung*, ce n'est pas le non de la forclusion qui agit dans la psychose.

Ca peut être aussi le non du déni et je faisais remarquer à Lacan que dans la production du sinthome, et c'est ça que j'essaie de développer et ce n'est pas facile, le point où le sinthome peut s'écarter du symptôme est qu'avec le sinthome, il y a un oui et un non qui sont produits dont la particularité est que ce oui et ce non ne s'opposent pas, qu'ils sont amis.

C'est cela qui est difficile et que je voudrais traiter.

Lacan m'avait donc posé deux questions : la première question : de quelle façon le signifiant sidérant peut-il advenir dans une psychanalyse ? Lacan m'a demandé d'intervenir dans le cadre de deux séminaires, et à cette question, dans le cadre d'un premier séminaire, j'y avais répondu ainsi : le signifiant sidérant est en captivité, si on peut dire, du fait de l'activité de méconnaissance du moi et ce que je proposais, je ne vais pas le refaire maintenant, on verra dans les questions, mais le montage théorique que je proposais est de montrer comment dans une analyse la *Verneinung* peut chuter, comment le moi peut être mis entre parenthèses, et l'hypothèse que je faisais c'est qu'au moment où le moi peut chuter, alors le sujet n'a plus devant lui l'écran imaginaire, la résistance à l'apparition du signifiant originaire, il peut le recevoir, à cette condition.

2° séminaire où Lacan me demande de parler et j'essaie de prolonger mon hypothèse : il n'y a pas que la *Verneinung* qui nous tient éloignés du réel du signifiant sidérant, il y a aussi le surmoi dont je faisais l'hypothèse de trois surmois différents qui chacun à leur façon intervenaient pour empêcher le signifiant sidérant de conquérir une sorte de liberté et d'advenir dans l'échange dialogal.

Donc, d'une certaine façon, à ces questions j'avais eu la possibilité de répondre par ces deux conférences et là, aux autres questions que Lacan m'avait posées, j'avais été incapable d'y répondre à l'époque et je vais essayer de le faire aujourd'hui parce qu'avec le temps, vingt ans, il y a une certaine réponse qui est justement la question du temps, le temps de latence mais c'est toujours aussi difficile, Lacan disait : d'accord l'obstacle peut être levé, mais qu'est-ce qui fait cependant que peut être produit le signifiant sidérant ?

C'est à ça que je vais essayer de répondre.

L'hypothèse c'est que le symptôme, ça n'a rien d'extraordinaire, c'est la tâche de tout être humain et de tout analysant, c'est la possibilité, j'ai pris l'exemple de Freud, et du mot d'esprit mais c'est aussi la question de l'athéisme : que faire quand le nom du père déserte ?

Lacan posait la question ainsi : il s'agit de se passer du nom du

père mais en sachant s'en sortir.

Comment se passer du nom du père en sachant s'en servir ?

Je pense qu'il y a beaucoup d'exemples, Schönberg a cru un jour qu'il devenait fou, comme on peut le voir en lisant sa correspondance, il dit qu'une nuit en travaillant il a découvert qu'il était possible de se passer de la tonalité. On peut dire que la tonalité en musique c'est une sorte de nom du père. Il y a sept sons qui sont liés les uns aux autres par une hiérarchie très stricte : la tierce, la quinte, la septième et il y a cinq autres sons qui sont exclus.

Donc on peut dire que la tonalité c'est le règne du nom du père. Il a failli devenir fou sans devenir fou, il a connu un moment de panique, de sidération selon moi quand il a fait la trouvaille d'une possibilité de rentrer dans les sons sans aucune hiérarchie, sans que règne le nom du père et il est alors devant douze sons, devant ce qu'on pourrait appeler une démocratie totale, et non pas une royauté.

Ca, c'est un exemple parmi d'autres où l'on peut se passer du nom du père à condition de s'en servir parce que Schönberg s'est servi de la tonalité pour concevoir l'atonalité, c'est-à-dire l'équivalence de toutes les notes sans les orienter.